

Le courage des soignants

Le secteur infirmier au Liban face à un désastre inouï

La double explosion du 4 août 2020 qui a ravagé Beyrouth a lourdement affecté le secteur hospitalier, essoufflé depuis plusieurs mois par une crise économique et financière inédite à laquelle est venue s'ajouter la pandémie du Covid-19.

Texte: Rima Sassine Kazan, Roula Azar Douglas, Nathalie Richa

Mardi 4 août 2020, à 18h06, une double explosion secoue le port de Beyrouth et ravage les quartiers limitrophes. Bilan: plus de 200 morts, des milliers de blessés et des destructions monstres estimées à plus de trois milliards de dollars. En quelques secondes, la capitale libanaise se transforme en zone sinistrée: bâtiments effondrés, logements dévastés, voitures calcinées... Quatre hôpitaux principaux de Beyrouth ainsi que douze centres de soins de santé primaires sont gravement endommagés et déclarés non opérationnels au moment de l'explosion. Au total, plus de 800 lits sont perdus. Le corps infirmier, lui, est directement touché: six infirmières sont tuées et 54 autres blessées.

Mobilisation d'urgence des infirmières

Les hôpitaux déclenchent leur plan de désastre. De son côté, l'Ordre des infirmières et infirmiers au Liban lance un appel d'urgence au personnel infirmier lui demandant de rejoindre les centres de travail. L'ensemble du personnel infirmier se mobilise rapidement. Les infirmières qui ne sont pas en service cherchent par tous les moyens à se rendre à leurs hôpitaux, avant même la réception du message d'alerte. Cynthia Abi Khalil, 32 ans, directrice des soins à l'Hôpital Libanais de Geitaoui, vient de rentrer chez elle lorsqu'elle entend la déflagration. Elle prend à peine le temps de rassurer ses deux fillettes avant de sauter dans sa voiture et de se diriger vers



Les urgences à l'Hôpital universitaire Hôtel-Dieu de France, la nuit de l'explosion du 4 août 2020 à Beyrouth.

Le défi de l'enseignement en ligne

Suite à la pandémie du Covid-19, à l'instar des autres institutions universitaires déjà lourdement touchées par la crise économique et la dévaluation de la livre libanaise, les Facultés de sciences infirmières au Liban se sont mobilisées pour mettre en place un enseignement à distance efficace et, autant que possible, accessible à tous. Cette nécessité s'est encore renforcée après le 4 août, suite aux lourds dégâts provoqués par l'explosion dans quelques universités à Beyrouth, rendant les cours en présentiel impossibles pour de nombreux étudiants en soins infirmiers.

Les différentes facultés au Liban et les enseignants se sont ainsi mis à l'heure du numérique avec succès. À l'Université Saint-Joseph de Beyrouth (USJ) par exemple, les équipes de l'Unité des nouvelles technologies pour l'enseignement (UNTE), le service informatique et l'équipe de la pédagogie universitaire ont formé les enseignants aux techniques et aux méthodes les plus avancées pour que ces derniers puissent dispenser leurs cours à distance.

Pour la rentrée 2020/2021, il a été décidé que l'enseignement serait hybride, mixant l'enseignement en présentiel et l'enseignement à distance. Toutefois, certains enseignants et étudiants ont rencontré des difficultés au cours de l'enseignement en ligne liées à la mauvaise connexion d'internet, au manque d'ordinateurs chez certains étudiants ou aux coupures d'électricité, fréquentes au Liban. Afin de pallier ce problème, les séances d'enseignement ont été enregistrées de manière à donner la possibilité aux étudiants de suivre la formation en ligne d'une façon asynchrone. Bien que les enseignements théoriques aient pu être dispensés à distance, les enseignements cliniques et les stages ont été dans certains cas annulés, reportés à une période ultérieure ou remplacés par des travaux de recherche documentaire en lien avec le stage en question. Dans ce contexte et malgré l'incapacité de se lancer dans la pratique, les étudiants ont perçu plusieurs bénéfices aux différentes modalités alternatives instaurées: ils ont appris à décortiquer chaque procédure de soins, à faire une recherche, à poser plus de questions, à prévoir les erreurs et à leur trouver des solutions. Tout cela a permis que le savoir puisse être dispensé au-delà des crises.

son lieu de travail. Elle raconte: «Il y avait beaucoup d'em-bouteillage. Après quelques minutes, j'ai abandonné ma voiture au bord de la route et tenté de stopper un motocycliste. Un couple sur une moto s'est finalement arrêté et a accepté de me déposer à l'hôpital.»

L'Hôpital Libanais de Geitaoui, qui se trouve à un peu plus d'un kilomètre à vol d'oiseau du lieu de la double explosion, est gravement touché. «À mon arrivée, j'ai vu mes collègues avec leurs blouses blanches ensanglantées. Je ne savais pas si c'était leur sang ou celui des blessés dont ils s'occupaient. Je les ai vus, leurs têtes et leurs mains bandées, des points de suture et des bleus sur leurs visages, en train de courir pour aider les autres. C'est le moment le plus douloureux de ma carrière. Après cinq minutes d'incompréhension, j'ai repris mes esprits et j'ai commencé à gérer l'équipe et les chambres, à aider au triage», poursuit Cynthia Abi Khalil. Les blessés sont partout, sur les comptoirs des infirmières, dans les couloirs, à même le sol. Des craniotomies, des intubations, des réanimations sont effectuées en toute urgence. Plus d'une centaine de blessés sont traités par les équipes soignantes dans les espaces de stationnement de l'hôpital transformés



Des médecins et des infirmières se sont installés devant les urgences et sur les trottoirs pour suturer les blessés à la lumière de leurs téléphones portables.



en une immense salle de soins à l'air libre. «Il n'y avait plus d'ascenseurs. Nous sommes descendus à pied dans le dépôt au deuxième sous-sol pour chercher le matériel nécessaire.» Une grande partie de l'hôpital étant hors-service, les plus de 120 patients qui y étaient hospitalisés sont transférés vers d'autres hôpitaux. «Les infirmières et les infirmiers ont fabriqué des brancards avec les draps de lits et ont porté eux-mêmes les patients, parfois sur leurs dos, dans certains cas sur plus de huit étages, vers d'autres services d'imagerie pour les scans urgents, ou pour les évacuer.»

Un courage remarquable face au chaos

À quatre minutes de là, à l'Hôpital Saint-Georges, complètement dévasté par le souffle de l'explosion, une vingtaine de personnes ont perdu la vie: des patients, des visiteurs et quatre infirmières. Face au chaos, le courage du corps infirmier est remarquable. «Les infirmières blessées ont fait preuve de beaucoup d'altruisme en choisissant de s'occuper elles-mêmes de leurs blessures et en insistant pour garder les ressources pour les autres blessés», indique Lara el-Daher, infirmière clinique spécialisée qui, après avoir entendu la violente explosion, à l'instar de centaines d'autres infirmières et infirmiers, s'est précipitée vers l'hôpital où elle travaille pour prêter main-forte à l'équipe soignante. «L'hôpital était complètement détruit. Des blessés étaient couchés sur le trottoir. C'était comme un champ de guerre. Le sang. L'odeur de la mort. Les gémis-

sements. Les cris. Les lamentations des personnes qui viennent de perdre des êtres chers», décrit Lara el-Daher avec émotion. Et se rappelant la scène «apocalyptique» qui l'attendait à son arrivée devant l'établissement hospitalier plongé dans le noir, elle poursuit «Nous sommes toutes et tous accourus, mobilisant nos forces physiques et psychologiques et tout notre savoir, pour pouvoir évacuer les patients vers l'extérieur de l'hôpital car il y avait un risque pour leurs vies.» L'électricité étant coupée, l'évacuation s'est faite à la lueur des lampes de poche et des téléphones mobiles. Une opération difficile et dangereuse: les ascenseurs étant éventrés, les couloirs et les passages bloqués par les faux-plafonds écroulés, les portes et les fenêtres arrachées, et les débris de toutes sortes. À l'extérieur de l'hôpital, des médecins et des infirmières se sont installés devant les urgences et sur les trottoirs pour suturer les blessés à la lumière de leurs téléphones portables. «Nous avons mis de côté notre douleur de voir des collègues blessés ou même mourir,

et nous sommes restés professionnels, étouffant nos émotions, nous concentrant sur ce que nous devons faire: soigner, aider, assister. Dans ces conditions inédites et auxquelles rien n'aurait pu le préparer, l'ensemble du corps hospitalier a fait preuve d'une grande solidarité, d'un excellent travail d'équipe et d'une bonne gestion de la crise. Le personnel infirmier a appliqué toutes les valeurs qu'on lui a inculquées au cours des formations, en premier lieu desquelles figure le caring.»

Une éprouvante course contre la montre

À l'Hôtel-Dieu de France (HDF), le flux des malades est très élevé — 200 blessés les premières vingt minutes après l'explosion — et les urgences sont rapidement saturées. L'hôpital, qui se trouve à six kilomètres du lieu de la déflagration, reçoit en quelques heures près de 700 personnes blessées dont la moitié environ souffre de blessures graves. Cet afflux, jamais vu auparavant, même durant les pires moments de la guerre civile, s'explique par la mise hors service de quatre hôpitaux suite aux lourds dommages provoqués par l'explosion. Après des heures d'attente, des blessés sont transportés dans des hôpitaux hors de la capitale, au sud, au nord et à la Békaa; certains n'ont pu être suturés que le lendemain. Décrivant les urgences de l'HDF où il travaille, Cédric Georges Chaïban, jeune infirmier de 26 ans, précise: « Des corps sans vie étaient étendus sur le sol. Il y avait des blessés partout, à l'intérieur et à l'extérieur des urgences, dans les couloirs, dans les différentes salles du service ». La nuit du 4 août est excessivement longue et pénible à l'HDF — une course contre la montre dans des conditions difficiles. En parlant de cette expérience, « la plus dure de sa carrière », le jeune homme souligne « le travail héroïque » réalisé par les équipes hospitalières. « Nous avons sauvé des vies. Nous avons calmé des douleurs, des peurs, et donné de l'espoir aux blessés et à leurs familles qui affluaient massivement aux urgences. »

Doris El-Choueifaty, elle, est cadre de soins au service de psychiatrie de l'HDF. Elle accourt à l'hôpital dès qu'elle entend l'explosion. « À mon arrivée, tout le monde était dans un état de panique », indique-t-elle. Gardant son calme, elle s'attelle



*Nous sommes restés professionnels,
étouffant nos émotions, nous
concentrant sur ce que nous devons
faire: soigner, aider, assister.*



à gérer la situation. Revenant sur l'importance de l'organisation des soins en temps de crise, Doris El-Choueifaty explique: « Si l'infirmier ou l'infirmière n'est pas organisé dans son travail, il ou elle ne peut pas prendre en charge un groupe de patients. L'aspect organisation et planification des soins est primordial pour les infirmiers. Je crois que c'est l'atout que chaque infirmière a et qui fait qu'on est habitué à s'adapter et à se réajuster en fonction des priorités qui s'imposent à nous durant notre travail. »



Lors de l'hommage aux « martyrs de la profession »: la sœur d'une victime (à g.), la directrice des soins, Hôpital Saint-Georges, et Myrna Doumit, présidente de l'Ordre des infirmières et infirmiers au Liban.

Cérémonie de commémoration

Pour aider les blessés et les sinistrés parmi ses membres, l'Ordre des infirmières et infirmiers au Liban (OIL) lance rapidement un appel de fonds international. Et pour rendre hommage aux six infirmières tuées lors de l'explosion ainsi qu'à une infirmière décédée du Covid-19 qui a sacrifié sa vie pour assurer des soins à la population libanaise, l'institution a organisé le 19 août, soit deux semaines après l'explosion, une émouvante cérémonie de commémoration retransmise en direct sur toutes les chaînes télévisées libanaises. A cette occasion, l'Ordre a remis un tableau aux familles des victimes portant l'inscription « Martyrs de la profession infirmière – Martyrs du Liban. Hommage et respect à l'infirmière ..., martyr du 4 août 2020. »

Le secteur hospitalier au bord de l'effondrement

Les hôpitaux ont manqué de matériel médical dans la nuit du 4 août et certains ont souffert d'une rupture de stock des fils de suture et d'autres équipements médicaux. Essoufflés par la pandémie du Covid-19, lourdement affectés par la crise financière et économique, mis à rude épreuve par la double explosion de Beyrouth, les hôpitaux libanais sont au bord de l'effondrement. Le coût des soins offerts aux milliers de blessés s'élève à plus de 25 millions de dollars, selon le syndicat des hôpitaux de Beyrouth, auxquels s'ajoutent les immenses dégâts matériels subis par les établissements hospitaliers. Face à cette désastreuse situation, le Liban a déclaré un état d'urgence et a lancé un appel de solidarité internationale pour réhabiliter les hôpitaux gravement détruits. Cependant, plus de deux mois après le 4 août, le 23 octobre, six hôpitaux



principaux de Beyrouth annoncent qu'ils sont dans l'incapacité de recevoir des patients et qu'ils vont suspendre les traitements médicaux et les interventions chirurgicales dans les jours à venir, en raison de la pénurie de médicaments et d'équipements médicaux. La moitié des médicaments vendus sur le marché libanais serait en rupture totale, tandis que les stocks encore disponibles sont très limités.

La Banque centrale qui subventionnait des produits de première nécessité comme les médicaments avait publié le 9 octobre une circulaire obligeant les importateurs de médicaments et de matériel médical à fournir 85 pourcents de la facture en livres libanaises et en liquide. Rappelons également que l'État libanais doit aux hôpitaux près de 1,35 milliard de dollars en arriérés de paiement.

Exode des membres du corps infirmier

Depuis 2019, et à un rythme plus accéléré après le 4 août, des centaines d'infirmières et d'infirmiers quittent le Liban, entre colère et amertume, pour s'installer à l'étranger et y travailler. Si ce départ massif s'explique partiellement par les crises multiples qui sévissent au pays, les raisons principales de ces départs sont liées aux conditions de travail du personnel infirmier: retard dans le règlement des rémunérations, réduction des salaires, congés imposés sans solde, absence d'assurance médicale et absence de sécurité sanitaire dans certains hôpitaux.

Devant l'exode du corps infirmier qualifié qui exerce principalement dans des hôpitaux universitaires, la présidente de l'Ordre des infirmières et infirmiers au Liban Myrna Doumit tire la sonnette d'alarme. Elle met en garde les responsables

contre cette hémorragie dans le secteur infirmier qui prive le Liban d'une importante expertise dont il a particulièrement besoin en ce moment de crise sanitaire, appelant le gouver-



Le 23 octobre, six hôpitaux principaux de Beyrouth annoncent qu'ils sont dans l'incapacité de recevoir des patients et qu'ils vont suspendre les traitements médicaux.



nement à investir rapidement dans la main-d'œuvre infirmière pour assurer le soutien et les ressources matérielles nécessaires afin de retenir le corps infirmier et de préserver ainsi une bonne qualité des soins pour mieux répondre aux besoins de la population.

Lueur d'espoir et cellules d'écoute

L'année 2020, nommée Année internationale des infirmières et des sages-femmes par l'Organisation mondiale de la santé, a été exceptionnelle pour le corps infirmier à travers le monde. La planète entière a pris conscience du rôle pivot que jouent les infirmières et infirmiers dans le système de santé, et a perçu leur engagement sans limites à dépasser les crises pour soigner, sécuriser, communiquer et soutenir la population. Dans leur lutte contre la maladie et ses avatars et contre toutes les crises auxquelles fait face le Liban, les infirmières libanaises n'ont pas baissé les bras. Le soutien de l'Ordre des infirmières et infirmiers au Liban, des directions des soins et la solidarité des Libanais qui ont publiquement applaudi le corps infirmier, ont été une lueur d'espoir et un grand support pour celles et ceux qui ont voulu rester au pays malgré tout, par choix ou par devoir professionnel.

Enfin, pour mieux soutenir les infirmiers et les infirmières et tous les autres professionnels de la santé, les accompagner face au stress, et leur donner un espace sûr pour exprimer leur angoisse, des cellules d'écoute et de soutien psychologique devront être mises en place dans les établissements de santé. Une telle initiative permettra de limiter à long terme l'impact psychologique des crises sur la santé mentale des soignants, tout en renforçant leur capacité de résilience.

Les auteures

Rima Sassine Kazan, doyenne de la Faculté des sciences infirmières de l'Université Saint-Joseph de Beyrouth et professeure, **Roula Azar Douglas**, auteure, journaliste, enseignante à la Faculté d'information de l'Université Libanaise, chercheuse sur le genre, la communication et l'information, **Nathalie Richa**, directrice de l'Ordre des infirmières et infirmiers au Liban.

Contacts: rima.sassine@usj.edu.lb, rouladouglas@yahoo.ca, director@orderofnurses.org.lb